

# L'ÉMIGRATION VALAISANNE EN ARGENTINE

✧ JULIE VARONE ✧

**L**e Valaisan qui émigre au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle ne le fait pas par goût de l'aventure, ni par esprit de conquête.

Une situation d'insuffisance dans le canton, en même temps que la demande pressante de bras par des pays que l'on présente comme des terres d'abondance, la propagande effrénée d'agences d'émigration, expliquent les premiers départs importants outre-mer.

Dans son essai de chiffrage des départs, Alexandre Carron estime à environ 14 000 départs valaisans selon les registres fédéraux de l'émigration mais il pense que ce nombre est nettement sous-estimé.

## **Pourquoi sont-ils partis ?**

**La pauvreté ou la misère ressentie durement en Valais est la principale cause des départs.**

Le Valaisan vit des ressources de son sol – élevage et culture de la vigne principalement. La plaine du Rhône est couverte de broussailles et de roseaux, les pentes sont très arides, les bonnes terres sont rares. Les premiers voyageurs décrivent Martigny comme «*une région de marais où les roseaux fournissent des couvertures aux chaumières et du combustible pour l'hiver*». (Sauvan)

Les partages successoraux ont peu à peu réduit les surfaces et multiplié les parcelles. Ce morcellement provoque un gaspillage de temps et d'énergie.

La façon de travailler est archaïque et rien n'est entrepris par l'autorité cantonale pour améliorer l'agriculture. Les premières sociétés d'agriculture n'apparaissent qu'en 1870 et il faut attendre 1892 pour voir la création de la première école d'agriculture à Ecône.

Des calamités anéantissent les récoltes : gelée printanière, été trop sec ou trop pluvieux, inondations, incendies, tremblements de terre, débordements de torrents.

Ainsi, l'agriculteur valaisan vit-il dans un climat d'incertitude permanent, climat encore aggravé par les bouleversements politiques et religieux.

**L'attrait de la réussite est plus fort que l'espoir des améliorations en Valais.** Dans le dernier quart de siècle, le Valais commence à changer de visage. Le chemin de fer remonte la vallée du Rhône, le percement du tunnel du Simplon (1906) permet l'exportation des produits valaisans, c'est le début du tourisme, l'implantation de l'industrie hydroélectrique et de l'industrie chimique et l'assèchement de la plaine du Rhône.

**Outre-mer, les nations en construction appellent l'immigration.**

La République d'Argentine issue de la Constitution de 1853 exprime clairement sa volonté de peupler son vaste territoire et de rentabiliser les richesses inexploitées de son sol. Appliquant la devise gouverner c'est peupler, le Gouvernement accorde toutes sortes de facilités à l'étranger, pour l'installation, pour l'acquisition des biens nécessaires et pour le commerce. On l'appâte par des conditions qu'on ne sera d'ailleurs pas toujours en mesure de remplir.

Des agences spécialisées dans l'émigration, avec leurs représentants en Valais, se chargent de développer la propagande, de faire la prospection et le recrutement.

**Qui étaient-ils ?**

**De la vallée de Conches au Lac Léman, des Valaisans quittent leur patrie.** Dans la liste des Valaisans émigrés à San José publiée dans le livre «*Nos cousins d'Amérique*» d'Alexandre et de Cristophe Carron, les

63 communes de départ se situent aussi bien en plaine, sur les coteaux que dans les vallées.

L'émigrant est souvent **un agriculteur**, bon travailleur, car il doit mettre en valeur la terre argentine. Emigrent aussi dans une faible mesure, des **artisans**. Alexis Peyret, directeur de la colonie San José se dit «*impressionné par les colons valaisans qui sont tous chasseurs et dont beaucoup ont été soldats en Italie et en Sicile pendant la révolution de 1848*». Nombreuses sont **les familles** qui émigrent.

Ne part pas qui veut. Le passeport pour le rêve, c'est d'abord **l'argent**. C'est pourquoi l'émigrant vend ou fait vendre toutes ses propriétés pour faire face aux difficultés des premiers temps. A son départ, le charpentier Pierre Joseph Pellissier a vendu les terres provenant de l'héritage paternel ainsi que la maison familiale et ses dépendances. Ces ventes successives ont rapporté la somme globale de 1029 francs et 50 centimes ; après règlement de deux dettes, il lui reste 1647 francs et 75 centimes pour le voyage vers l'Amérique

## **Comment sont-ils partis ?**

Que les départs aient lieu à Bordeaux, à Dunkerque, au Havre ou à Marseille, nous savons que pour tous, la traversée de l'Atlantique fut une rude épreuve qui pouvait durer plus que deux mois et que durant cette traversée, il pouvait y avoir des naissances et des morts.

Le voyage de nos Valaisans **de Sion à Anvers** n'était pas non plus une partie de plaisir.

Une lettre de Jean Bodenmann publiée dans le Nouvelliste et Feuille d'Avis du Valais du 27 février 1973 nous donne un aperçu de cette épopée. «*...le 18 avril 1857, de bon matin à Sion, on nous a servi une soupe d'orge de couleur noirâtre et brûlée...on nous a ensuite transportés en*

*char et après avoir dîné à Martigny, nous avons poursuivi notre chemin. A Bex on nous a servi du pain , du fromage et du vin. Puis nous avons continué notre route jusqu'à Vevey où après un bon souper, nous avons passé la nuit. Là nous avons reçu une meilleure voiture et un autre conducteur nous a conduit jusqu'à Bâle... Nous nous sommes arrêtés trois jours à Bâle pour nous reposer. Le quatrième jour nous avons pris le train à 9 heures pour Mannheim où nous avons logé dans une auberge. De Mannheim nous avons navigué à bord d'un vapeur sur le Rhin jusqu'à Cologne, de là, nous avons voyagé en grande voiture jusqu'à Anvers dans le royaume de Belgique où se trouve un port de mer... Nous avons quitté Anvers le 3 mai. »*

15 jours pour atteindre le port de départ! Et après ce périple, il fallait affronter la mer.

## **Ont-ils trouvé ce qu'ils espéraient ?**

Certains Valaisans séduits par les promesses fallacieuses de Lelong, sont partis le 22 mai 1857, confiants dans le contrat qu'ils avaient signé, mais arrivés à Corrientes, ils se trouvent désemparés quand on leur annonce que leurs contrats sont nuls, en vertu de l'expiration des délais accordés pour la colonisation. Pris de court par cette situation inattendue, nos compatriotes vont se disperser. Huit familles haut-valaisannes ayant choisi d'aller vers Paraná ont dû se résoudre à laisser par contrat leurs propres enfants en gage à de riches Correntins, pour trouver l'argent nécessaire pour le voyage.

Emigrer ne rime pas toujours avec échouer. L'émigration vers l'Argentine connaît de belles réussites.

En 1856, plusieurs familles arrivent à **Baradero**, au nord de la province de Buenos Aires et se consacrent à l'élevage. La même année, la colonie d'**Esperanza** dans la province de Santa Fé voit le jour. En 1857, un

contingent d'abord destiné à la province de Corrientes est envoyé dans l'Entre-Rios sur les terres du général Urquiza. Les 110 familles s'établissent à **Ibicuy**, sèment du blé et du maïs et six ans plus tard, disposent d'un port sur le fleuve Uruguay, près de Colón. Alors se forment les nouvelles colonies de **Villa Elisa**, de **Hugues** et de **Haker**. En 1858, naissent les colonies de **Santa Fé**, celles de **San Jeronimo Norte et Sur** et celle de **San Carlos**. Enfin, d'autres Valaisans s'installent près de **Bariloche** dans la partie sud-ouest du pays.

Ce qui surprend agréablement le colon habitué aux rocailles des Alpes, c'est «*que le terrain est uni, sans pierres ni buissons, très facile à travailler et très fertile*». A la colonie, après les vicissitudes de l'installation, le succès sourit à celui qui n'a pas peur du travail.

## **Ont-ils gardé le contact avec ceux restés au pays ?**

Dès leur arrivée en Argentine, les émigrés écrivent à leurs familles pour raconter leur voyage. Après leur installation et les premières récoltes, ils envoient des lettres d'encouragement aux départs. «*Je crois pouvoir vous engager à me suivre.*» «*On peut vivre et se mettre à l'aise ici en travaillant moins qu'en Valais.*»

La correspondance, abondante dans les premiers temps, s'est espacée au fil des années pour se taire au début du XX<sup>e</sup> siècle. Mais, avec le passé que les mémoires ont jalousement gardé, s'est perpétué l'amour du pays. Et cet Argentin, qui, lors de notre voyage de 1993, était tout fier de nous dire que sa grand-mère parlait encore quelques mots de français parce qu'elle disait «*le petzar*», «*le capion*», ne se doutait pas que ces mots le rattachaient à un coin de terre bien précis en Valais.

Actuellement, les liens distendus ont été renoués. Les recherches généalogiques entreprises par des Argentins en mal de racines, la fondation de l'Association Valais-Argentine en 1989 et la création du Centre d'Etude

Valais–Argentine à Colón en cette même année, la rencontre des Valaisans du Monde en 1991 ont favorisé les contacts entre les gens d’ici et les gens de là-bas. Aujourd’hui, les nouveaux moyens de communications facilitent les échanges et malgré le problème de la langue, de solides liens d’amitié se tissent par-dessus l’Atlantique.

Au fil du temps, les descendants des émigrés ont créé une prospérité certaine, devenant Argentins à part entière. Mais le temps du bonheur est souvent éphémère et l’Argentine, après la prospérité, s’enfonce dans la crise. Le rôle de notre Association est de cultiver l’amitié, la solidarité et d’aider au mieux nos cousins.

Sources: « *Nos Cousins d’Amérique* », Alexandre et Christophe Carron  
« *Fou kyé chon parti, Sur la trace des émigrés saviésans* », Ed. de la Chervignine  
*Nouveliste et Feuille d’Avis du Valais*